

Les fantômes



Shushenskoye et Krasnoïarsk sont déjà loin. C'est à bord du cargo « Pouchkino » que les reporters de L'Express poursuivent leur odyssée fluviale vers le Grand Nord. A Iénisseïsk, ils croisent un moine, des bagnards et, très loin dans la taïga, une curieuse famille d'ermites.

de la taïga

De nos envoyés spéciaux

I était une fois l'Ienisseï, un puissant fleuve qui traversait la Russie de part en part. L'Angara, belle et modeste rivière, qui prend sa source dans le lac

Baïkal, en était follement amoureux. Elle voulait épouser l'Ienisseï, mais Baïkal, son père, s'opposait à leur union.

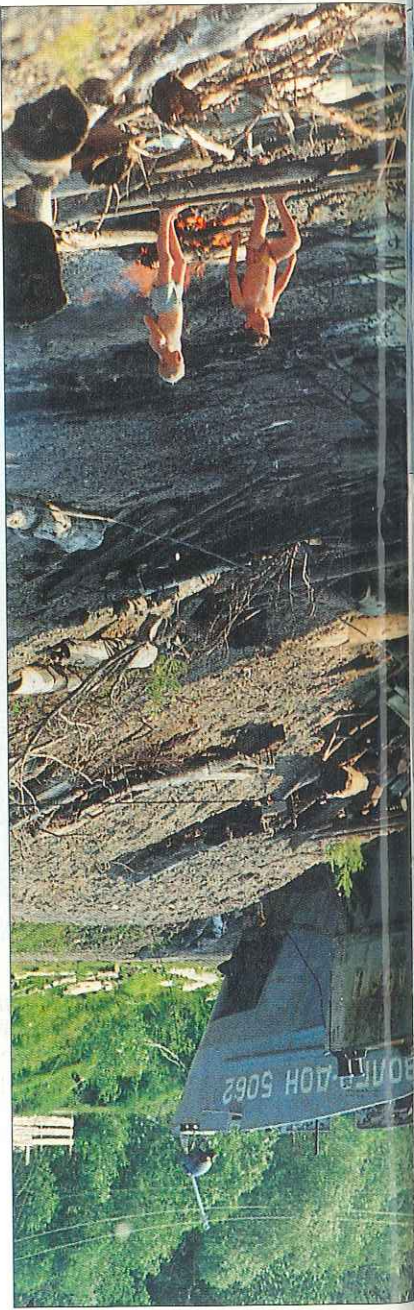
Alors, l'Angara pleurait, pleurait sans cesse... au point de verser bientôt un torrent de larmes, qui la libéra enfin. Affolé, Baïkal tenta de la retenir et jeta un rocher sur son cours. Trop tard : ivre de bonheur, la rivière amoureuse contourna l'obstacle... De nos jours, la pierre est toujours là, près du lac. Et l'Angara, comme dans

tous les contes de fées, a bien rejoint l'Ienisseï : leurs eaux se mêlent près du village de Strelka... non loin de notre premier arrêt, à bord du cargo que nous empruntons, le « Pouchkino ».

C'est un bel endroit, où le fleuve semble anticiper l'union avec son principal affluent : son lit s'élargit et atteint une centaine de mètres. Les pêcheurs sont encore rares au bord de l'eau claire, mais des familles parcourent la forêt, déjà dense, et cueillent champignons ou baies sauvages. Parents et enfants partagent la même terre, dans la taïga sans fin : se perdre... Les plus prudents emportent un bout de pain et des allumettes – parce qu'on ne sait jamais. A défaut de carabine, on se munit aussi d'un bâton : les ours sont nombreux.

A bord du « Pouchkino », Ludmila, jeune cuisinière à la poitrine feïllienne, testait sur les Frangais ses recettes de beignets. Pendant les vingt jours que nous allions passer ensemble, ses créations adopteraient, à chacun des trois repas de la journée, toutes les formes et toutes les tailles : beignets à la viande, au poisson, aux légumes, au sucre et enfin beignets aux beignets, elle a tout essayé (naturellement, nous avons tout aimé). Bien nourris, donc, nous voilà arrivés au village de Podtessovo. Averti par téléphone, le maire avait entfilé son plus beau costume pour l'occasion : « Vous êtes les premiers étrangers ! »

A peine 7 500 personnes vivent ici et les lieux n'ont, pour un Russe, rien de remarquable ; pourtant, Podtessovo est l'âme du fleuve : depuis plus d'un demi-siècle, la plupart des marins qui naviguent sur ses eaux y habitent. La tradition remonte à 1937, quand on s'aperçut qu'une anse dans le cours de l'Ienisseï fournissait, à cet endroit, un abri idéal. « En 1939, à mon arrivée, se souvient Alexandre Lobadze, un octogénaire bourru, il n'y avait presque



Le port marinier de Podtessovo. Les enfants se baignent dans l'eau glacée. Entre les cargos et les nappes d'huile.

rien. Des exilés construisaient les premières maisons en ronds. Un peu plus tard, des prisonniers de guerre japonais ont bâti la digue. Ils ne résistaient pas au froid, les pauvres ; ils tombaient comme des mouches. » En 1949, ces mêmes Nippons achevèrent la construction de la digue. La plupart des Russes eux-mêmes abandonnées de ceux qui sont morts à la tâche. La plupart des Russes eux-mêmes ignorent que 600 000 soldats japonais ont été internés en Union soviétique dans les tout derniers jours de la guerre. Lorsqu'en 1956 vint enfin le rapatriement, 60 000 avaient perdu la vie dans les lags, selon Alexei Kirichenko, historien spécialisé, ancien officier du KGB. Les chiffres demeurent imprécis, et le sujet, resté longtemps secret, n'est abordé que depuis peu. Alexandre Soljénitsyne n'y a consacré qu'une phrase, dans « L'Archipel du goulag ».

APPELONS ÇA UN PORT

La digue protège l'accès au « port » – en l'absence de quai, les rafiots accostent le long de berges boueuses, mais, bon, apparemment ça un port. Pendant les mois d'hiver, quand le fleuve gèle se transforme en autoroute, c'est ici, aux chantiers navals de Podtessovo, que les équipages réparent et entretiennent leurs bateaux. Les chantiers, c'est pratiquement la seule entreprise du village ; l'économie de ce dernier dépend entièrement du transport fluvial, qui est durement frappé par la crise. En regardant au fond des cales, on comprend pourquoi. Les bateaux qui voguent vers le nord ravitaillent les habitants au passage. Ils transportent aussi du bois, coupé dans la forêt, et dont une part croissante est exportée via l'océan Arctique. Dans l'autre sens, le nickel et le cuivre extraits dans les régions polaires rejoignent la région de Krasnojarsk, où ils seront traités. Mais toutes ces activités sont au point mort : le cours du nickel s'est effondré, les taxes sur le bois ont quadruplé et, d'une manière générale, nous voilà arrivés au village de Podtessovo. Averti par téléphone, le maire avait entfilé son plus beau costume pour l'occasion : « Vous êtes les premiers étrangers ! »

■ ■ ■

menter. Résultat : l'Ienisseï n'est plus ce qu'il était. Depuis quatre ans, son trafic a été divisé par trois, tandis que l'entretien des bateaux virait au casse-tête : les pièces détachées ne sont plus expédiées par les anciens pays frères de l'Europe centrale, qui exigent désormais le paiement en dollars. La Compagnie fluviale, qui jouit d'un quasi-monopole sur la navigation, a même dû vendre quelques-unes de ses embarcations pour se renflouer.

A. LELUC



■■■

Pour la première fois, le chômage frappe ici. Soixante-sept spécialistes des chantiers navals a réduit de moitié son « budget social » – une survivance de l'époque communiste, consacrée surtout au logement des ouvriers et des cadres. Les salaires, enfin, sont versés avec un mois de retard : alors que nous quitions le siège de la société, le 30 juin au soir, une jeune femme enceinte se tenait debout au beau milieu d'un escalier : « Depuis 9 heures, j'attends ma paie. » Pourquoi n'était-elle pas prioritaire ? « Dans notre pays, les gens n'ont pas l'habitude de se considérer comme des êtres humains. »

C'est tout cela, la douloureuse transformation de l'économie russe – ou sa mise à mort, selon l'opinion que l'on se fait des

ces dames aux cantines des bateaux. Mais la cuisine n'était pas leur point fort, et alors, résume en riant une habitante, « les gars du village ont organisé leurs Olympiades à eux ! ». Plusieurs sont restées, et ont trouvé là, au cœur de la Sibérie, l'amour de leur vie.

Rester à Podtessovo... A priori, l'idée semble incongrue : on y mène une vie un peu bizarre, comme ces adolescents qui ont ficelé en radeau cinq ou six troncs d'arbre et se baignent dans l'eau glacée, entre les cargos et les nappes d'huile. Pourquoi ne pas aller jusqu'à la dune, quelques dizaines de mètres plus loin ? C'est curieux, non ? Peut-être notre surprise était-elle un réflexe d'étrangers habitués au confort. Au fond, il a ses charmes, ce coin perdu au milieu de la taïga. Et d'ailleurs, deux jours plus tard,



Les chantiers navals de Podtessovo. Pratiquement la seule entreprise du village.

réformes... A Podtessovo, quelques entreprises nouvelles ont bien fait leur apparition ; parmi elles, une briqueterie pourrait aider à régler la crise chronique du logement. Mais, si le secteur privé ne parvient pas à créer des emplois et à relancer l'activité le long de l'Ienisseï, cet endroit sera sans doute, dans quinze ans, un village fantôme. D'autant qu'il y a peu de travail pour les femmes, et qu'un couple avec enfants doit compter sur deux salaires pour espérer s'en sortir.

Des femmes, précisément, il en est arrivé quelques-unes en 1980, quand Moscou accueillit les Jeux olympiques. A l'époque, la capitale soviétique avait été vidée de tout ce qui aurait pu faire mauvais effet auprès des milliers de visiteurs étrangers. C'est ainsi que plusieurs dizaines de prostituées furent expédiées – Dieu sait pourquoi – dans le bourg tranquille de Podtessovo. En principe, les fonctionnaires moscovites promettaient

l'eau ne nous paraissait plus si froide...

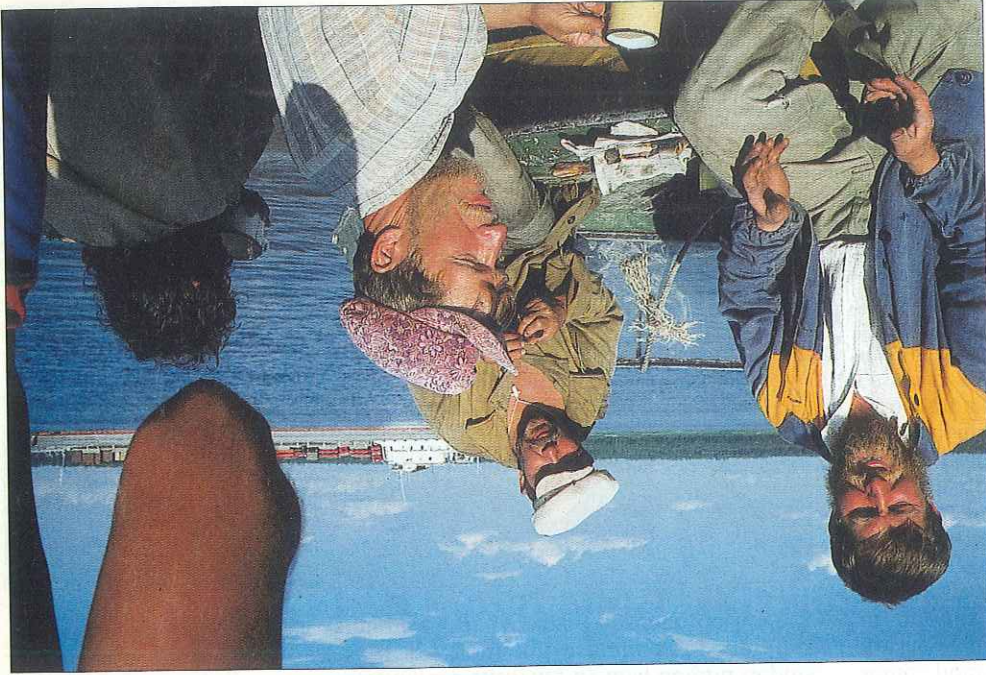
A bord d'un bac, nous rejoignons à présent Ienisseïsk, à 2 ou 3 kilomètres en amont : la seule agglomération où, comme en Inde, les vaches se promènent librement dans les rues. Leur vagabondage donne de grosses frayeurs aux automobilistes (et à elles-mêmes, sans doute, mais elles n'ont pas le choix : il n'y a pas de clairières dans la taïga).

Longtemps surnommée la « mère des villes sibériennes », Ienisseïsk a été fondée au XVII^e siècle par des Cosaques. Avant que la ligne du Transsibérien donne l'avantage à Krasnoïarsk, plus au sud, elle était la plus importante citée le long du fleuve. C'est ici qu'habitaient les grandes familles bourgeoises du XIX^e siècle, qui se consacraient au négoce du cuir et des peaux. Il y a cent ans, lorsque la fièvre de l'or s'empara de la région, Ienisseïsk comptait encore une douzaine de belles églises aux clochers



Le père Méthode au monastère d'Ienisseïsk. « L'esprit du pouvoir que nous avons connu pendant soixante-dix ans a pris la forme du dépôt où nous sommes. »

Des pêcheurs sur l'Ienisseï. Le fleuve n'est plus ce qu'il était.



dominant le paysage, deux monastères, une synagogue, une mosquée. De cet âge, d'or que reste-t-il aujourd'hui ? Quatre ou cinq lieux de culte qui menacent de s'écrouler, quand ils n'abritent pas une chaufferie ou un garage. Le cimetière a été carrément détruit, dans les années 40 ; ses pierres tombales ont servi à stabiliser la berge du fleuve, à deux pas de l'ancien monastère de la Transfiguration-du-Sauveur. Sous les communistes, la chapelle a été convertie en entrepôt ; le presbytère abritait l'administration des cantines municipales. Fondé en 1652, le sanctuaire a été rendu à l'Église orthodoxe en décembre 1990.

UN GLAS LUGBRE

Le père Méthode travaille aujourd'hui à remettre en état les bâtiments. Une vraie force de la nature, ce moine qui aurait pu être joueur de rugby. D'emblée, il nous a emmenés dans l'ancien jardin, où une brasserie se dresse au milieu d'un terrain vague (sans que l'on puisse toujours distinguer la première du second). Entre les gravats et les monceaux de ferraille rouillée, le père Méthode prévient en souriant : « Ne faites pas attention. L'esprit devient forme, selon les anciens. Eh bien, l'esprit du pouvoir que nous avons connu pendant soixante-dix ans a pris la forme du dépôt où nous sommes... » Sans subvention ni aide de l'Église, il se débrouille comme il peut, avec cinq autres religieux, pour mener à bien les travaux. Hormis les murs et le clocher, encore debout, tout est à refaire : « J'ai étudié les manuels des bâtisseurs, je me suis initié aux tables de logarithmes, j'ai fait de mon mieux, quoi. » Il n'y a plus de cloche à sonner, alors les popes ont hissé au sommet du clocher la carcasse d'une chaudière, sur laquelle ils vont frapper de temps à autre. Il en résulte un glas lugubre, que les dévots n'avaient pas prévu.

n'est-ce pas ? Vous avez peur des communistes, hein ? » Triste moment. Il me confondait avec un confrère russe. Que de fantômes, sur ces terres... Sur l'autre rive, à quelques kilomètres du fleuve, se trouve un village qui ressemble à n'importe quel autre sans ses miradors et ses barbelés : la colonie pénitentiaire BL 500. Elle abrite environ 1 300 prisonniers, dont 700 en régime sévère. Tous détenus de droit commun, condamnés à l'exil pour assassinat, vol, coup de main armée. Leur tâche consiste à couper du bois - un bois de mauvaise qualité, qui rapporte trop peu pour intéresser les compagnies forestières, et qui servira plus tard à fabriquer de la pâte à carton d'emballage. Le travail est pénible. Au cœur de la forêt, la température peut descendre à - 50 °C en hiver, et il faut supporter les

Les travaux, eux aussi, ont réservé quelques surprises : « Des tas de squelettes étaient enterrés dans le jardin, se souvient le père Méthode. Ils portaient des traces de mort violente, et certains crânes avaient été défonçés à coups de pioche. Selon un laboratoire spécialisé, à qui j'ai confié les ossements, les victimes ont été tuées dans les années 30. Nous ne savons pas qui ça peut être. Pas les moines, en tout cas : on les a noyés dans le lac, où se trouve actuellement la brasserie. » Il a dit cela d'une traite, puis, se tournant vers moi : « Vous ne l'écrivez jamais dans votre journal,



Un détenu du camp de travail EL 500.

Ici, ils sont 1 300, dont 700 en régime sévère. Tous détenus de droit commun.

L'ermite Sacha et Vassili Sidorkine, chargé de l'écologie à la municipalité d'Ienisseïsk.

« Quel dommage que vous ne soyez pas venus il y a quinze jours : j'ai tué un ours avec ma hache. »

■■■

nuées de moustiques pendant les mois d'été, mais les conditions se sont humanisées par rapport aux années Brejnev... Comme tant d'autres institutions de l'ex-Union soviétique, les bagnes ont dû s'adapter aux réformes et à l'instillation de la démocratie (la Russie compte actuellement 760 000 prisonniers, contre 12 millions, en 1953, à la mort de Staline). Même les condamnés au régime sévère ont droit à douze jours de congé par an. « Et il n'y a plus de limite quant au nombre de colis qu'ils peuvent recevoir », insiste le capitaine Vassili Saliouk, maître des lieux. Chacun d'eux peut toucher jusqu'à 40 000 roubles par mois ; une somme supérieure à beaucoup de pensions de retraite.

« Jusqu'en 1987, les surveillants nous donnaient des coups », se souvient Alexandre Litovka, 24 ans, détenu depuis sept ans pour vol à main armée. « Plus maintenant. Hormis l'absence de liberté,



nous vivons pratiquement comme des civils. » Les réformes n'ont pas plu à tout le monde : « Beaucoup de gardiens ont du mal à accepter les nouvelles règles », confie un officier. Peut-être se sentent-ils eux-mêmes proscrits au bout du monde, à l'égal de ceux qu'ils surveillent.

TERRE DE TOUTES LES UTOPIES

Depuis l'ouverture du pénitencier, en 1975, la forêt a subi un nombre impressionnant de coupes. A en croire Vassili Sidorkine, chargé de l'écologie à la municipalité d'Ienisseïsk, l'abattage s'effectue n'importe comment, sans tenir compte, par exemple, des espèces rares et des bois précieux. Sidorkine insistait : il voulait nous montrer une meilleure manière d'exploiter les ressources de la taïga. Aimerions-nous rencontrer une famille qui vit seule, le long d'un affluent, à des centaines de kilomètres du fleuve ? Des ermites ? Le temps de régler les démarches administratives, et Vassili nous embarquait à bord d'un appareil orange Mi 8 de la compagnie Aeroflot (parfois surnommée « Aeroflop », et pour cause). Existe-t-il un autre hélicoptère au monde qui, lorsqu'il est trop chargé, requiert une piste d'avion pour s'envoler ? L'engin se mit à vibrer comme une vieille 2 CV à l'approche d'un col de montagne et, à notre stupéfaction, s'arracha enfin du sol.

Vue d'en haut, la taïga rappelle cette définition – la meilleure, sans doute – qu'en donna Tchekhov : « Simplement, on ne sait pas où elle finit. » La verdure des arbres s'étale jusqu'à l'horizon, tachetée par endroits de marais, où se reflète le bleu du ciel. L'étendue de ce paysage donne le vertige. Il faut le survoler pour comprendre comment la Sibérie a pu devenir la terre de toutes les utopies ; la seule, peut-être, qui fût à la mesure des dieux-architectes du Politburo, héros mythiques qui se pensaient capables de réveiller cette immensité...

Après quatre heures de vol, l'hélicoptère se posa sur une dune de sable blanc, au bord d'une rivière. La chaleur devint soudain épouvantable et un essaim de frelons body-buildés se rua sur nous. Tandis que nous agitions les bras, dans le vain espoir d'éloigner ces insectes de cauchemar, j'entendis Vassili présenter ce « cadre magnifique », ce « paysage enchanteur ». C'est à ce moment-là que Sacha et Lisa vinrent nous accueillir : « Des étrangers ! s'exclama Sacha, visiblement ravi. Quel dommage que vous ne soyez pas venus il y a quinze jours : j'ai tué un ours avec ma hache ! »

Marc Epstein ■

Avec Alla Chevelkina.

Reportage photo : Jean-Paul Guilloteau.

**La semaine prochaine :
LES OUBLIÉS DU GRAND NORD**